



# Marilyne Desbiolles

## *Aïzan*

«*Médium*» de l'école des loisirs, 2006

Les beaux livres n'ont pas d'âge et ne s'adressent jamais à un public « ciblé ». Seuls le croient les gestionnaires qui « formatent » de pseudo-romans. Mais les lecteurs d'Agnès Desarthe, Olivier Adam ou Marilyne Desbiolles, qu'ils aient quinze ou cinquante ans, liront avec la même émotion *Mangez-moi* ou *La Cinquième Saison*, *Falaises* ou *La Messe anniversaire*, *Primo* ou *Aïzan*.

Point commun entre tous ces romans ? Ils parlent de notre monde mais ne se contentent jamais de le montrer littéralement : la dimension poétique de ces textes rend la vérité de l'existence. Les phrases tissent un réseau pas toujours visible ou lisible au premier regard. C'est pourquoi, suivant le fil d'Ariane, nous accompagnerons Aïzan dans son labyrinthe niçois.

Le court roman de Marilyne Desbiolles se prête bien à une lecture cursive. On pourra également en intégrer des passages à une séquence qui montrerait la permanence de thèmes mythologiques dans la littérature des deux derniers siècles, mais aussi dans une séquence consacrée à la question de la guerre, des origines, du voyage et de l'exil, à travers textes biographiques et fictions.

## Pour résumer

Plutôt qu'un roman à la trame narrative dense, nous préférons lire dans *Aïzan* un récit procédant par touches successives, ou retouches, pour rester dans la métaphore picturale. À travers de courts chapitres, la narratrice présente une jeune fille venue d'Argoun en Tchétchénie, à Nice, quartier de l'Ariane, en passant par Paris. Ses parents se sont séparés dans la capitale française, fille et mère sont parties vers le sud, tandis que le père est peut-être retourné combattre dans son pays natal.

Le roman montre Aïzan en train de grandir, de changer, à travers quelques rencontres, des lectures, quelques épreuves ou questions. Rien n'est affirmé, tranché, rien ne bascule jamais : Marilyne Desbiolles suggère, propose des pistes, comme des parcours dans le labyrinthe. Seule certitude, celle d'un trajet dans la ville : Aïzan, qui vivait à l'écart de la mer au début du roman projette de se trouver sur la plage, avec sa mère, à la fin. Un peu comme Ariane endormie, attendant Dyonisos tandis que Thésée s'éloigne du rivage.

## Un roman ancré dans le présent et dans un lieu

Même s'il est très peu question du conflit tchéchène, on trouvera dans le roman quelques allusions à cette guerre qui détruit un peuple (et sans doute aussi les soldats russes qui mènent cette « sale guerre »). À commencer par l'exil d'Aïzan et de sa famille. On demandera aux élèves de relever les références à cet exil. Ainsi apprenons-nous que le père est parti (p. 10) et qu'il vaut mieux ne pas en parler. La mère y était directrice d'école et elle a trouvé en France un emploi de gondolière en supermarché grâce au cousin Salman (p. 26). L'identité tchéchène tient à quelques signes : la couleur des yeux et le port d'un bandeau dans les cheveux (p. 35). La violence faite aux femmes et les

insultes qui les affectent pourraient en être un autre, mais c'est aussi celles du quartier.

À rebours de toutes les images stéréotypées que l'on a de Nice et de la Côte d'Azur, la narratrice ne décrit que l'Ariane, désigné d'abord comme les « *quartiers* ». On reconnaît le cliché qui désigne en région parisienne les « *cités* ». Vivre à l'Ariane ne va certes pas de soi. On s'attachera en particulier à la description, pages 17-18, de l'environnement de ce quartier niçois éloigné de la mer, à peine baigné par le Paillon, une rivière asséchée la plupart du temps. Ce quartier est cependant comme un « *paquebot* » rassemblant des populations du monde entier et le prénom tchéchène de l'héroïne « *va de soi* » (p. 34) parmi ceux des autres enfants. L'Ariane est également un quartier qui a sa mémoire, son histoire, dont font peu de cas ceux qui veulent détruire sous prétexte d'insalubrité ou de contrôle social (p. 39). Et bien sûr, il y a le nom : celui d'un cours d'eau, la Riane, qui par déformation a donné cette Ariane aux connotations bien différentes.

Le quartier précis dans lequel vit Aïzan est présenté en un zoom, page 19. Il est menacé de destruction, et un jardin en constitue le cœur : « *le jardin nous sauve* », dit une habitante. L'Ariane, c'est aussi le Paillon, rivière servant de lieu de promenade et de rencontre, de refuge à la jeune fille, même si ce ruisseau presque sec, sauf quand des orages le remplissent soudain, semble peu attractif. Il rappelle un temps ancien, celui peut-être où ce quartier de Nice était vraiment un village vivant à taille humaine.

Enfant du quartier, Aïzan l'est devenue après l'escalade à Paris, décrite dans le début du roman et qui est une sorte de condensé de l'exil dans ses premiers instants. On pourra demander à la classe de retrouver dans les pages 9 et 10 ce que l'actualité montre de ces hôtels insalubres accueillant des populations étrangères dans les pires conditions. Là aussi, comme pour Nice, le cliché de la Ville Lumière ne reste pas intact... Mais dans la mémoire de la jeune fille, ce séjour parisien se cantonne à des sensations et perceptions, d'abord l'odeur du père, et le sentiment d'être dans un « *nid suspendu dans les arbres de Paris* » (p. 10). La disparition du père est comme un effondrement : « *Tout était bancal à Paris depuis qu'elles n'étaient plus que deux, 2 et non plus 3, le chiffre magique qui les avaient protégés jusque là.* »

## Les autres, pour reconstruire un monde

Divers personnages permettent d'arriver à ce chiffre trois, magique pour la jeune fille.

D'abord *M. M'Boup*, un vieil homme d'origine sénégalaise qui apparaît au début du livre (p. 20-22). Il incarne la sagesse et la mémoire, et joue un rôle essentiel puisqu'il récite à Aïzan les vers de *Phèdre* qui lui parlent d'Ariane. Il l'initie ainsi à une autre dimension de l'existence, plus essentielle puisqu'elle repose sur les mots, et sur la poésie racinienne.

*Mme Santos* est la mémoire du quartier. Elle est « revenue » d'Algérie en 1963 pour vivre à Nice où elle ne s'est pas sentie à son aise, préférant l'Ariane. Elle connaît tous les habitants du quartier, et notamment Kevin et ses parents. Elle aime la musique et la danse, et initie la jeune héroïne à ces plaisirs (pp. 60-63).

*Le professeur d'histoire* d'Aïzan joue un rôle mineur mais déterminant. Il lui offre une édition de l'*Odyssee*, et l'enfant ne peut s'endormir sans avoir lu un épisode des pérégrinations d'Ulysse : « *Et plus elle dort avec le livre, plus Aïzan se dit qu'un jour sa mère lui parlera de son père perdu peut-être pour toujours.* » On verra, au fil du roman, que Aïzan ne se sent pas à sa place en classe, jusqu'au moment où elle fait un exposé sur la mythologie grecque. Le don de l'*Odyssee* renforce chez elle l'envie d'être à l'école, l'envie d'apprendre. L'accès se fait par un imaginaire apparemment éloigné dans le temps, mais proche par sa thématique.

*Doursafe* initie l'héroïne à la danse orientale, prolongeant le plaisir rencontré avec Mme Santos. Dans cet univers de tours sans âme, elle donne comme les autres personnages, de la vie, de l'énergie, du plaisir (pp. 75 et 83).

*Kevin*, un élève de sa classe est sans doute l'autre personnage clé du roman. La rencontre naît sur un mot mal prononcé : la jeune Tchétchène devient « *cheyenne* » (p. 37), « *quelque chose de tendre et d'admiratif* » et non une moquerie. La disparition des Indiens d'Amérique ou leur enfermement dans des camps sont-ils si loin du sort infligé au peuple du Caucase par l'armée russe ?

Les deux paires d'yeux «se reconnaissent». Ils sont l'objet de railleries car un garçon ne saurait parler à une fille. Leur amitié est née, et on en retrouve des échos tout au long du roman. Notamment quand on apprend, par Mme Santos ou par Kevin lui-même ce qu'il en est de sa situation familiale. Ses parents sont d'origine tunisienne, mais sa mère se sent française et ne tient pas à retourner en Tunisie. Le père a connu le chômage, le RMI, des difficultés personnelles grandissantes et la dépression, au point de se jeter par la fenêtre. De ce point de vue, Aïzan et Kevin se ressemblent (p. 62) : leurs pères sont absents.

*Ariane* est une pure création d'Aïzan : elle est la sœur imaginaire, le double qu'elle fait surgir pour oublier sa solitude de fille unique, et pour retrouver la magie du trois. Elle naît à Paris, précédant par son nom le quartier dans lequel elles vont vivre. Ce personnage imaginaire vit d'entendre son nom répété. On pourrait voir en elle un de ces objets transitionnels qui permettent aux enfants de franchir les épreuves, de grandir. Son nom fait également le lien avec la mythologie, avec une autre Ariane dont la légende sert de fil conducteur à la jeune fille.

## Ariane et Thésée au XXI<sup>e</sup> siècle

La découverte d'une illustration mettant en scène Ariane, Thésée et Athéna, sur un Lécythe, sert de point de départ à la rêverie de l'enfant à propos du mythe. C'est surtout la première fois qu'elle se sent intéressée par ce qui se passe en classe. Le mythe rencontre son imaginaire d'enfant unique. Sa sœur Ariane s'incarne. On retrouvera dès lors de nombreuses allusions ou références au mythe d'Ariane et Thésée et nous ne développerons pas ici puisque la narratrice rapporte la légende et ses variantes pages 41 à 44, notamment.

Cette légende prend une autre dimension quand Kevin s'incarne aux yeux d'Aïzan en Thésée. La séquestration de la famille, lorsque le père tente de se suicider, rappelle l'emprisonnement de Thésée aux Enfers (p. 57). De même, le saut du père dans le vide rappelle le suicide d'Égée, voyant son fils rentrer sans avoir changé la voile fatale (p. 67).

Et qui serait Ariane sinon la mère d'Aïzan avec qui la jeune fille entretient des rapports difficiles, au seuil de l'adolescence. Mère qu'elle

voudrait questionner et qui ne répond pas, mère lointaine et proche qu'elle voudrait voir s'endormir sur la plage de Nice pour que Dionysos l'enlève et lui fasse un enfant, une sœur pour Aizan...

## Une écriture poétique

Marilyne Desbiolles est une romancière reconnue, mais elle a d'abord écrit de la poésie, ce dont toute son œuvre est imprégnée. Pour qui n'a jamais rien lu d'elle, nous avouons une prédilection pour *Primo*, mais on pourra également apprécier *Le Petit Col des loups* ou *Anchise*, primé par le jury Fémina.

Sans vouloir dissocier la forme du contenu, on peut demander aux élèves ce qui contribue à donner sa dimension poétique à ce roman, et s'attacher en particulier à l'écriture. Dès le chapitre d'ouverture, on perçoit une volonté de se tenir au plus près de la sensation : la lumière filtrée par les arbres empêche que le monde ne surgisse dans toute sa brutalité, ce qui se produit à la fin de cette première page que l'on pourra étudier en tant que telle. De même, le père se résume à une odeur, « *odeur un peu brutale de son torse nu* » à laquelle fait écho « *le parfum des marronniers en fleur ou des tilleuls* » à Paris (p. 10)

Et comme pour établir un parallèle avec cette ouverture, on lira la dernière page et notamment le dernier paragraphe. Au commencement du jour correspond le soir, puis la nuit rythmée par le chant des hommes. L'enfant qu'elle était devient adulte, insensiblement dans ce chant : « *Debout dans l'étroit couloir, Aïzan écoute longtemps l'amour qui fait pleurer et trembler, l'amour qui rend magnifique la voix des hommes, et transperce la nuit noire.* »

L'écriture de Marilyne Desbiolles est tissée de répétitions, de jeux de sonorités, notamment autour de ce prénom d'Ariane, devenant « *Anne, ma sœur Anne* » du conte de Perrault, en passant par l'alexandrin de Racine, « *Ariane ma sœur, de quel amour blessée, / Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!* », cité par M. M'Boup. Comme l'écrit la narratrice (p. 29), « *Les poèmes qu'il sait par cœur lui nettoient le cœur.* » On pourra relever ces passages et les dire à voix haute. Ce sera le cas, par exemple, page 45.

Courts chapitres, notions-nous, qui existent davantage par leurs silences que par un trop-plein de mots. L'écriture de Marilyne Desbiolles existe entre les lignes, et souvent se suspend en une fin de chapitre exigeant du lecteur qu'il fasse sa part de chemin. On remarquera quelque chose de semblable dans le dialogue, qui n'a rien de naturaliste et qui laisse en suspens autant qu'il dit. Ce que nous ignorons, par exemple de l'histoire d'Aïzan avant son arrivée en France, lorsque le chiffre trois évitait le déséquilibre, c'est à nous de l'imaginer. Et le roman n'est fait que de cela : de ce que nous nous figurons de la cabane en bois au bord du Paillon comme de la légende d'Ariane.

On s'arrêtera aussi, à ce propos, sur la présence de la campagne à la ville. Le refuge de la jeune fille au bord du ruisseau n'est pas sans rappeler la quête de Marcovaldo, le héros de Calvino, dans une cité piémontaise ou lombarde qui semble aussi impersonnelle que Nice. On est loin de la mer et loin du fleuve Sénégal qui donne son rythme aux vieilles dictées de M. M'Boup.

Si le mythe grec est omniprésent dans le roman, le conte n'est jamais loin. Outre Perrault, c'est le conte oriental qui nous vient à l'esprit, notamment lorsqu'Aïzan fait apparaître sa sœur Ariane en frottant les bosses que forme le poing serré. On songe à la lampe d'Aladin qu'il faut froter pour qu'apparaisse le génie. On pourra s'arrêter, tout au long du roman, sur les apparitions de cette sœur sans cesse recréée, comme une réponse à la solitude et à la tristesse.

Ce court roman, très économe de ses moyens, est d'une richesse qu'une simple lecture n'épuise pas. Il est beau parce qu'il résonne longtemps encore après qu'on l'a lu. Ce que nous venons de proposer n'ôtera rien au plaisir de la lecture, à l'émotion qu'elle suscite par moments. C'est le privilège des vrais livres : la glose ne les affaiblit jamais.

NORBERT CZARNY  
*Académie de Versailles*

## À l'origine du roman

Voici une brève biographie de l'auteur. On pourra la comparer avec celle que l'on trouve, et qui contient une bibliographie complète sur le site suivant : [www.sitaudis.com/Auteurs/maryline-desbiolles.php](http://www.sitaudis.com/Auteurs/maryline-desbiolles.php)

L'intérêt de la comparaison est de montrer que la biographie qui suit, proposée sur le site de *l'école des loisirs*, met en rapport le roman et la biographie de son auteur, ancrée dans sa région.

Maryline Desbiolles vit depuis longtemps dans l'arrière-pays niçois. Pour s'y rendre on peut passer par la banlieue-est de Nice, un quartier populaire qui s'appelle l'Ariane. Elle a toujours aimé ce nom au point d'en faire aujourd'hui un livre, *Aïzan*. Publiée pour la première fois à *l'école des loisirs*, Maryline Desbiolles écrit depuis l'âge de six ans, quand elle a commencé à noircir les marges de ses cahiers d'écolière pendant les leçons de lecture, ce qui lui a valu de nombreuses heures de piquet. Remarquée en 1998, pour son roman *La Seiche*, elle a reçu le prix Fémina en 1999 pour *Anchise*. Depuis, elle n'a cessé de publier et travaille actuellement sur un nouveau roman qui se passera à... l'Ariane.

La quatrième de couverture du roman est un résumé poétique que l'on pourra opposer à un résumé, beaucoup plus synthétique et factuel, proposé par les élèves.

Aïzan a aimé ce mot d'Ariane tout de suite. Sans doute à cause de ce A qui le relie à son propre prénom et à Argoun, cette ville tchéchène où elle est née avant d'arriver à Paris. Son père était déjà parti, disparu, volatilisé, quand sa mère lui a parlé de l'Ariane, un quartier peuplé d'immeubles à l'est de Nice, dans lequel elles allaient vivre toutes les deux. Ariane. C'est aussi le nom de cette sœur, cette alliée qu'Aïzan s'est inventée pour être à nouveau trois. Elle apparaît dès qu'elle se frotte les creux et bosses au-dessus de la main et la rejoint dans la solitude de son lit, dans la cour de récréation et même dans le silence de sa mère. Et puis il y a une autre Ariane qu'Aïzan va bientôt découvrir au détour d'un livre d'histoire. Sur l'image, elle dort en souriant et ignore encore que son amant, Thésée, vient de l'abandonner. Grâce à cette belle endormie, à cette sœur à portée de main et aux habitants du quartier de l'Ariane, Aïzan va trouver un fil pour se diriger dans le labyrinthe de son existence.



Dans le catalogue des parutions de *l'école des loisirs*, on trouve ces propos de l'auteur. À titre indicatif, on ira consulter le site de la ville de Nice, pour voir ce qu'il en est de ce quartier des rives du Paillon. Ou bien celui de l'office de tourisme qui n'est pas très disert sur le quartier :

[www.nice-coteazur.org/mairie\\_nice\\_355.html](http://www.nice-coteazur.org/mairie_nice_355.html)

[www.nicetourisme.com/FR/som.html](http://www.nicetourisme.com/FR/som.html)

« L'Ariane est à côté de chez moi, c'est un quartier très décrié à Nice. Je connais de très nombreuses personnes qui n'oseraient pas y mettre les pieds parce que c'est un quartier décrit comme un quartier très violent, dangereux, etc. Moi, je passe par l'Ariane pour aller à Nice. C'est un endroit que je fréquente depuis très longtemps de cette manière. Pas plus. Parce que je suis quelqu'un qui aime les mots, je me suis rendu compte que c'était le nom *L'Ariane* qui me fascinait et le fait aussi que ce quartier porte un nom incroyable, un nom de femme et un nom de légende. Le livre est né à cause du nom que porte ce quartier.

Je me suis un peu renseignée sur son origine. En fait il y avait une petite rivière qui portait le nom de Riane. On disait *la Riane*. C'est extraordinaire que ce nom soit devenu l'Ariane, qu'on l'ait déformé comme un nom de femme. Je trouve ça encore plus beau.

Ensuite, j'ai relu des choses sur le mythe de Thésée et d'Ariane, sur la "belle endormie". Tout à coup, j'ai vu des relations entre le mythe et le quartier. La légende m'a fait réfléchir autrement à cet endroit, me l'a fait voir différemment. Le fait qu'on voit beaucoup d'hommes seuls dans les rues, un peu obscurs, un peu ténébreux... Je les vois à travers le mythe d'Ariane. Je pense à Thésée qui a abandonné Ariane. Ariane qui avait aidé Thésée à sortir du labyrinthe, qui lui a donné le fil, qui a d'ailleurs trahi pour ce faire sa famille. Thésée abandonne Ariane, mais au fond c'est lui qui est perdu. Elle, elle est sur l'île. Elle est quasiment comme une île, quand elle est représentée dans les sculptures. Elle est magnifique. Ce livre est né comme ça. »

Maryline Desbiolles

## Entretien avec Marilyne Desbiolles

En ce début d'année, paraissent deux nouveaux livres de Marilyne Desbiolles : *C'est pourtant pas la guerre*, et *Les Corbeaux* (Éditions du Seuil). Le second est un monologue théâtral, diffusé sur *France Culture*, le premier est un recueil sous-titré « 10 voix + 1 ». L'auteure s'est rendue dans le quartier de l'Ariane, à Nice, « cité » qui servait de cadre à *Aïzan* paru en automne à *l'école des loisirs*.

Elle a écouté des femmes et des hommes, a rendu leurs paroles, dans un recueil qui met en relief la formidable humanité de ces personnes. Ce qui unit en effet Rosette, Bruno Sanchez, Gh'zala ou Geneviève est l'envie de vivre malgré tout, malgré la pauvreté, l'humiliation, la laideur environnante, et leur capacité à construire leur vie, avec très peu.

Quant à l'auteur, dont le portrait apparaît en filigrane dans la onzième voix qui croise les dix autres, elle montre après *Primo* et d'autres textes aussi simples qu'intenses, qu'elle sait créer de la beauté. Au-delà de ces quelques lignes, nous avons voulu en savoir plus sur ce livre en dialoguant avec son auteur.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La première question qui nous vient est celle du lien entre Aïzan et ce recueil. On retrouve les personnages de la fiction, et l'un d'eux, Monsieur M' Boup apparaît sous son vrai nom dans les deux livres. Comment s'est fait le lien, et quel livre précède l'autre ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – J'ai écrit *Aïzan* pendant l'été de mes premières rencontres à l'Ariane avec ceux et celles dont les voix composent *C'est pourtant pas la guerre*. Je n'avais pas encore entendu les dix voix. *Aïzan* est concomitant des entretiens. C'était peut-être pour moi une façon

d'appriivoiser ce que j'étais en train de chercher en recueillant ces voix dans mon carnet. C'était peut-être tenter de passer par la fiction, voire le conte, pour essayer de dénouer les fils et trouver le fameux fil d'Ariane. Mais plus encore, c'était sans doute une manière de me débarrasser de la fiction qui me tentait, et travailler seulement, pour *C'est pourtant pas la guerre*, sur le matériau que je récoltais dans ce quartier à l'écart de Nice.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Votre livre s'apparente à un reportage, par l'attention que vous prêtez aux divers témoins, par le*



*temps que vous avez passé avec toutes ces personnes. Est-ce que ce terme vous convient ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Si à travers le reportage, on cherche à témoigner de ce que l'on a vu et entendu, alors oui ce terme me convient. Mais c'est un reportage littéraire. Je pourrais même dire que *C'est pourtant pas la guerre* est un manifeste pour la littérature qui est la plus apte, je crois, à nous faire entrer dans l'épaisseur du monde.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *C'est aussi un livre sur une « actualité », hélas mal-traitée ou mal traitée par les médias : les « cités » incitent au cliché. Comment avez-vous fait, justement pour échapper à ce traitement ? Diriez-vous que votre livre est politique ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Le pari de l'écriture est justement de passer outre aux clichés. Déminer le terrain

de tout ce qui empêche de le voir : c'est un effort éminemment politique.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *L'Ariane, c'est et ce n'est pas Nice. Pouvez-vous parler un peu de ce lien entre le quartier et la ville ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Rien n'indique qu'on est à Nice quand on est à l'Ariane. Quand on vient de l'arrière-pays, la ville commence pourtant ici. Mais il n'y a pas de pancarte. C'est une manière de « lâcher » ce quartier qu'on ne sait pas non plus qualifier : quartier ? zone ? cité ? banlieue ? Le nom de Nice ici n'est pas tracé, pas plus d'ailleurs que celui d'Ariane. Nous sommes dans un territoire innommé.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *On est frappé en vous lisant, par le travail d'écriture : travail sur le rythme des phrases, travail sur les sonorités, sur les images. Comment l'avez-vous écrit ? Ou plus*

*précisément, quel est pour vous le travail de l'oreille, du son ? Ne serait-ce pas, autant que Les Corbeaux, un livre à dire ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Je ne sais pas si ce sont des livres à dire, mais ce sont en tout cas des livres que j'entends. Je tourne les mots du livre dans ma tête (dans mon arrière-gorge ?) avant de les « coucher » sur le papier. Souvent en marchant autour de chez moi, dans ces paysages arides que j'affectionne. Le rythme est primordial. Chacun de mes livres a le sien propre, ou j'aimerais qu'il en soit ainsi. Dans *C'est pourtant pas la guerre* j'ai composé (au sens musical du terme) avec le rythme des voix que j'ai recueillies.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La mythologie, et bien sûr le mythe d'Ariane, occupe une place importante dans ce livre comme dans Aïzan. Quel lien voyez-vous entre le mythe et le présent, entre les héros mythiques et les êtres du quotidien ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – La mythologie (qui est une source si vive de littérature) fut mon viatique pour essayer de reprendre tout à zéro, de partir du commencement. Le mythe d'Ariane m'a aidé à me défaire des clichés dont nous parlions tout à l'heure, et de mes propres préventions. Un véritable bain de jouvence ! Il m'a aidé à penser ce qui se joue entre les hommes et les femmes, dans ces quartiers, et peut-être, plus largement, dans nos vies.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans ce livre comme dans Primo, l'auteure-narratrice est très présente, mais de façon*

*oblique, indirecte. En quoi ces deux livres vous ont-ils modifiée, fait avancer ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Je comprends de plus en plus, et vous avez raison, particulièrement depuis *Primo*, que nos propres vies ne nous appartiennent pas, que nous sommes autant les autres que nous-mêmes.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *En lisant ces pages, j'ai pensé à d'autres écrivains contemporains, comme François Bon<sup>1</sup>, ou Marion Van Renterghem<sup>2</sup>, qui se sont attachés à donner la parole à des « témoins », des anonymes qui sont au cœur de certaines questions sociales d'aujourd'hui (la vie dans les banlieues, la pauvreté et le travail précaire, l'exil et ses effets). Mais peut-être aviez-vous d'autres lectures, ou d'autres influences en écrivant ? Que trouve-t-on dans votre bibliothèque ? Que lisez-vous ?*

MARILYNE DESBIOLLES. – Je pense surtout, quant à moi, à John Berger. Un immense écrivain anglais qui vit dans un très petit village de Haute-Savoie. Je me sens très proche de lui : la manière dont il vit, et plus encore, bien sûr, ses livres qui me donnent du courage par leur générosité et leur liberté.

*Entretien réalisé par Norbert Czarny.*

---

1. Par exemple *Daewoo*, Le Livre de poche, 2006, ou *C'était toute une vie*, Verdier, 1995.

2. *Les Rescapés*, éditions Philippe Rey, 2005.